

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le vice du menuisier

Bernard Dagenais

Volume 8, numéro 5-6 (47-48), septembre-décembre 1966

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30080ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dagenais, B. (1966). Le vice du menuisier. *Liberté*, 8(5-6), 21–27.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1966

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

le vice du menuisier

Patience. Labeur. Mystère. Tout métier entretient des désirs impénétrables. La matière hypnotise le travailleur. La tâche subjugué l'homme. L'homme se sent possédé. S'aliène. Pour épouser la corvée.

Le tissu complexe des liens qui scellent l'homme à son métier est indéchiffrable. La mystique du travailleur...

Gustave ne choisit pas de devenir menuisier. Mais la menuiserie s'imposa. Construire. Réaliser. Bâtir. Créer.

Sentir ses mains élever difficilement un abri contre les intempéries l'émerveillait. Chaque jour nouveau lui apportait la satisfaction de vivre un métier qui lui plaisait. La réalisation de toutes les tâches qui lui incombaient le fascinait.

Creuser, couler les fondations. Elever les murs. Le toit. Fignoler la finition. Equarrir. Poser les dernières planches. Cimentter deux briques. Clouer un clou. Et même visser une vis.

La jouissance que lui procurait l'insertion d'une vis dans un écrou puceau était d'un ordre métaphysique tel que Gustave en frôlait l'extase. Il en restait figé plusieurs minutes. Cette participation intime avec la matière, cette communion avec l'univers matériel éveillait son âme à une sensibilité exquise.

Certains jours, cependant, le contact se réalisait difficilement. Une barrière d'impondérables l'empêchait de percer la trame de la matière. Le réflexe du menuisier consciencieux se glissait alors, pour lui permettre de mener à bien la tâche qu'il avait entreprise.

Ces moments d'intensité minime étaient toujours suivis de longues périodes de participation intime avec la matière.

C'est au cours d'une de ces périodes de communion ardente que Gustave vécut sa plus forte expérience. Elle devait malheureusement le mener à sa perte.

Le simple menuisier travaillait alors avec une concentration débordante lorsque, quelle merveille, quelle jouissance, il fit la découverte de la vis idéale.

Fait banal sans aucun doute pour un simple mortel... mais qui revêtait une signification particulière pour Gustave.

Imaginez un menuisier âgé de quarante ans, qui en a vissé de toutes sortes, des rouillées, des mal tournées, des difficiles, des fragiles, des longues ou courtes, des grosses ou petites, des robustes ou chenuës; qui les a vissées de toutes les façons : debout, assis, couché, à genoux, sur une chaise, pendu au-dessus du vide; qui a dû subir ainsi toutes les intempéries : froid boréal, chaleur tropicale, neige ou pluie; qui a dû endurer la grossièreté de ses clients, leur impatience, leur injustice, leur présence même; imaginez ce menuisier qui, à quarante ans, trouve la vis idéale de sa vie.

Cette révélation soudaine fut si inattendue que Gustave n'y crut d'abord pas. Avec une dextérité et une attention marqués, il dévissa la vis et la revissa sur un autre mur. Une merveille ! Un véritable délice ! Le précieux objet métallique glissa doucement dans le nouvel élément.

Ebahi, Gustave recommença l'heureux stratagème. La vis s'enfonçait toujours avec une surprenante agilité. Sans interrompre l'euphorique manège, il répéta la concluante expérience sur tous les murs de la maison, avec la même délectation.

Sans se rendre compte qu'il délaissait son travail, il se laissa entraîner par sa tragique découverte. Un accord tacite s'était établi entre l'homme et la matière. Un accord inexpugnable.

La vis idéale . . . Il venait de découvrir, sans l'avoir cherché, sa pierre philosophale, son eden, son olympe. Dans un petit bout de métal strié de quelques centimètres seulement, se trouvaient rassemblées toutes ses aspirations. Une euphorique découverte qui allait l'entraîner dans une direction irréversible, celle de la jubilation constante.

Sur chaque arbre, chaque surface réceptrice, il appuyait la vis qui se traçait allègrement un chemin à travers la paroi accueillante.

Gustave retirait de chaque essai, un enivrement sans borne. Après tant d'années de travail ingrat, il voyait dans cette trouvaille unique, une rétribution justement méritée.

Il ne se lassait pas de redécouvrir le plaisir exquis de la maniabilité extrême de sa vis.

Chaque expérience était suivie d'un ravissement, d'un délire, d'une frénésie indomptables. Sentir la vis se joindre d'une façon

gnants. Il promettait d'y attacher une attention particulière et dès qu'ils étaient sortis, se hâtait d'en rire avec ses confrères.

Même si la réputation du « visseux » avait dépassé les cadres de sa région par la publicité qu'avaient accordé à cet événement certains journaux, personne n'avait proposé une solution pour mettre fin à sa manie. Qui aurait accusé Gustave du méfait qu'on lui imputait ? Surtout lorsque le maire et le curé du village — qui avaient été généreusement dédommagés, disons-le — ne trouvaient qu'à rire de cette originale manie.

Le Conseil de Ville aborda même la question au cours d'une de ses réunions hebdomadaires. Pourquoi ne pas porter à l'attention des visiteurs l'existence du « visseux ». Par un panneau-réclame élevé à l'entrée du village, par exemple.

Naturellement, on prit à la légère cette proposition. Mais le maire n'en conservait pas moins un certain espoir. On pourrait peut-être ériger une statue en l'honneur du « visseux ». Organiser un musée où seraient exposés les fruits de son labeur.

Le premier magistrat voyait sa ville prospérer. Les touristes accourir. Les journaux à grand tirage consacrer quelques reportages exclusifs à ce hameau délaissé. Il voyait son auberge se remplir. Son chiffre d'affaires augmenter . . .

Pendant qu'au hasard des semaines, Gustave continuait d'établir sa renommée. Un sourire béatifique accompagnait désormais ses déplacements. Il était un homme véritablement heureux. Sans souci. Sans tracas.

Chaque nouvelle découverte était marquée par un engouement unique. Dès le premier contact entre la vis et la matière, Gustave gloussait de joie. Avec un soin infini, il appuyait sur le tournevis. De sa main gauche, il tenait délicatement le précieux métal qui lui échappait souplement jusqu'à l'union complète. Il se reculait alors pour contempler son exploit. Promenait ses doigts au point d'incorporation et jouissait du plaisir toujours nouveau de l'ac-couplement.

L'étrange épopée du « visseux » dura plusieurs mois. Les rêves du maire avortèrent car l'expérience unique du menuisier glissa peu à peu dans la ritournelle du quotidien. On ne faisait plus attention à lui. On le surveillait toujours bien sûr, pour éviter d'être de nouveau victime de sa passion, mais on ne le glorifiait plus.

Ils cherchèrent par tous les moyens inimaginables à subtiliser l'élément destructeur. Mais peine perdue. Gustave portait à son fétiche une attention extrêmement vigilante.

Cette extraordinaire expérience devint vite une occupation exténuante et même plus se révéla bientôt une triste manie. Délaissant tous ses devoirs et obligations, causant des dommages minimes mais désagréables à la propriété d'autrui, Gustave s'enlisa de plus en plus dans son vice.

Il profitait de tout moment d'inattention pour s'introduire chez ses concitoyens. Où il pouvait alors satisfaire son insatiable caprice. Il faisait preuve de tant d'ingéniosité que souvent les personnes lésées n'osaient porter plainte.

Désormais, il ne fallait plus rechercher l'origine des multiples trous qui ornèrent le village. Et pour ne pas pleurer l'événement, on se mit à en rire.

Le Journal de la région décida de donner un prix chaque semaine à la personne qui aurait été le plus humoristiquement atteint des extravagances du « visseux ».

Ce fut la course aux trous. Mais d'une semaine à l'autre, cette course se fit de plus en plus déloyale. Les gens laissaient traîner les objets les plus baroques dans l'espoir d'être victime du « visseux ». On dit même que certains ont été jusqu'à payer le menuisier pour qu'il marquât indubitablement certains objets de son talisman.

Parmi les pièces gagnantes estampées du sceau du « visseux », on remarqua une jambe de bois, la pipe du maire, le bénitier et le prie-Dieu du curé et bien d'autres choses encore.

Mais les abus devinrent si nombreux qu'on dut interrompre le concours. Il devenait matériellement impossible d'attribuer tous ces méfaits au menuisier.

Quelques âmes charitables avaient toutefois alerté les forces de l'ordre. Mais imaginez-vous la réaction d'un officier lorsque la plainte déposée devant lui portait sur un négligeable trou de vis. Surtout au moment où la région était infestée par une bande de voleurs, lorsqu'un meurtre et un suicide restaient inexplicables et lorsque s'annonçait une promotion.

L'officier écoutait religieusement les doléances de ces plai-

malicieuse au bois, s'incorporer à la matière, se fondre dans l'autre, le renversait.

Et la sensation enivrante du corps qui se déprenait de l'étreinte...

Dans son hameau, on ne remarqua pas immédiatement l'obsession du menuisier. On le pensait tout simplement préoccupé à réaliser une quelconque expérience, à solutionner un problème particulier. On trouvait, bien sûr, curieux de le voir percer ces trous un peu partout, mais sans y porter trop d'attention.

Mais son curieux manège finit par intriguer le propriétaire de la maison où il travaillait. Toutes les surfaces avaient goûté le plaisir de l'accouplement et de multiples trous avaient surgi ici et là, sur tous les murs.

Personne n'osait encore l'interroger tant il donnait l'impression d'être absorbé. Pourquoi le déranger puisqu'il travaillait si intensément !

Les jours passèrent. Et loin de saturer son plaisir, un enthousiasme débordant envahissait le menuisier.

Il ne travaillait plus. Mangeait peu. Dormait encore moins. Il occupait son temps à rechercher de nouvelles surfaces sur lesquelles il pourrait appliquer la divine vis.

Naturellement ses allées et venues de plus en plus curieuses avaient éveillé certains soupçons. Et on s'était rapidement rendu compte que Gustave avait perdu la tête. Les gamins du village se mirent à le harceler, à le suivre partout, à l'affubler de tous les noms, tant et si bien qu'on finit par le surnommer le « visseux ».

Le « visseux » devint un être heureux mais redoutable. Car dès qu'il eut épuisé toutes les surfaces boisées qui s'offraient à son attention, il se mit à rechercher des matériaux exotiques.

Ce furent d'abord les meubles, les cadres, les chaises, les tables, les bibelots, enfin tout ce qui s'offrait à l'appétit vorace de la vis.

Sa femme pouvait, à la rigueur, accepter cet affront à l'esthétique, mais ses voisins ne l'entendirent pas de la même oreille.

Gustave aurait pu poursuivre jusqu'à l'épuisement total de ses forces sa glorieuse occupation. Mais d'une inconscience totale, il ne prévoyait pas que sa curieuse aventure allait lui être néfaste. Car pendant qu'il s'adonnait à son légitime vice, il oubliait la précarité du précieux objet. Et à force d'être manipulée, la vis s'était peu à peu détériorée.

A chaque accouplement, elle laissait un peu de sa vie, de sa force. De dodue qu'elle était jadis, il ne lui restait plus qu'un léger revêtement qui se défendait tant bien que mal contre la frénésie de son maître. Comment pouvait-elle résister à l'épuisement qui l'accablait.

Ces constatations échappèrent à Gustave qui continuait de plus belle à insérer la vis dans toutes les surfaces qui s'offraient à son attention. Jusqu'au jour...

La coïncidence était frappante. Une journée pluvieuse et maussade marqua la métamorphose de la vis.

Gustave se promenait allègrement, malgré la pluie, à travers le village, lorsqu'il aperçut dans un camion arrêté, une merveilleuse planche de pin qu'il subtilisa adroitement. Il entraîna sa nouvelle acquisition chez lui pour pouvoir s'adonner plus librement à sa convoitise.

Il déposa amoureusement son butin sur un établi de son atelier et à l'abri de la pluie, il allait satisfaire son appétit aiguisé par une demi-heure d'attente lorsqu'il jeta un regard complaisant sur la source de ses joies.

Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il réalisa que sa mystérieuse richesse s'était métamorphosée. Il ne tenait plus dans sa main sa merveilleuse vis, mais un curieux objet qui ressemblait étrangement à un clou.

Un clou dont la pointe avait complètement disparu, dont la tête portait la trace bientôt indistincte d'une profonde blessure et dont le corps élancé apparaissait curieusement zébré.

Le sourire évangélique de Gustave s'évapora. Il contempla avec stupéfaction cet objet qui avait jadis fait son bonheur et le plaça nerveusement contre la planche.

Sa déception fut grande lorsqu'il constata que son idéal se désistait, que cette vis parfaite refusait désormais de se joindre au bois.

Désespéré, il tenta de nouveau l'expérience. Mais le même résultat s'imposa. Une douleur indescriptible s'empara de cet être qui hier encore, partageait un si grand bonheur.

Sa vis ne vissait plus. Profonde affliction pour celui qui croyait encore détenir la clef de son bonheur.

Loin de s'avouer vaincu, il s'acharna à la tâche. D'une délicatesse exemplaire, il reprit l'expérience deux, trois, quatre, cinq, dix fois. Toujours sans succès. L'objet métallique refusait l'accouplement. Ou alors était-ce le bois ?

Gustave s'acharna à ses rituels exorcisants. Il sabla de nouveau la planche. Reposa la vis sur la surface polie et procéda à l'accouplement. Mais toujours sans résultat. Pour la première fois depuis quatre ans, il devint anxieux. Sa vis avait-elle perdu ses propriétés magiques ! Au fur et à mesure qu'il tentait ses expériences, sa douleur devint de plus en plus aigue. Intenable même.

Imaginez ce bonhomme de quarante-quatre ans, perdu au milieu d'une existence frivole, constater soudainement l'anéantissement de son idéal.

En proie à une noire folie, Gustave bouillonna, trembla, écuma, trépigna, frémit, gronda, pesta, s'emporta, jura si bien qu'il perdit tout contrôle. Ramassant un marteau qui se trouvait à portée de sa main, il en asséna un violent coup sur la tige cylindrique qui, toute frêle qu'elle était, s'effrita en une subtile poussière que le vent porta.

C'était la mort d'un idéal. La destruction d'un bonheur. La disparition d'une raison de vivre. La perte d'un absolu. Le deuil d'un art.

Que restait-il à Gustave ? L'espoir ou la désolation ! Son bonheur avait été trop grand pour qu'il put y survivre. Sa déception fut terrible. Si terrible qu'elle eut raison du menuisier.

Il se mit à dépérir lentement. Tous les villageois tentèrent de le ranimer par de vaines promesses. Mais il n'y avait rien à faire. Son âme avait cessé de vivre. Son corps se mourait.

Sur son lit de mort, il demanda à être incinéré et insista pour que ses cendres fussent laissées à la portée du vent... pour pouvoir retrouver ainsi l'essence de ce qui avait jadis fait son bonheur...